



3-  
créer,  
innover



DR

**MIA COUTO**

Né en 1955 à Beira, au Mozambique, dans une famille d'immigrés portugais, António Emílio Leite Couto (de son vrai nom) est l'un des plus internationaux des écrivains africains, écrit la revue culturelle portugaise **Jornal de Letras**. Traduit en de nombreuses langues, plusieurs fois primé, ce biologiste de formation est l'auteur d'une vingtaine de romans et recueils de nouvelles, parmi lesquels *Terre somnambule* (Albin Michel, 1994), *La Véranda au frangipanier* (Albin Michel, 2000) et *Poisons de Dieu, remèdes du Diable*, paru en janvier 2013 chez Métailié. Mia Couto vit actuellement à Maputo, où il enseigne l'écologie à l'université.



# Etre écrivain au Mozambique

**LITTÉRATURE.** A l'occasion d'un voyage au Brésil, le romancier Mia Couto a rencontré les élèves d'un lycée de São Paulo. Et leur a expliqué sa mission dans un pays où seule une infime partie de la population a accès aux livres.

—**Educar Para Crescer** (extraits) São Paulo

**Qu'est-ce qu'être écrivain au Mozambique ?**

MIA COUTO Je vais vous raconter une anecdote qui peut aider à répondre à cette question. Un jour, en rentrant chez moi à la tombée de la nuit, je trouve un enfant qui m'attend, assis contre le mur. Il se présente, mais il a une main derrière le dos. Je prends peur car je me dis qu'il va m'agresser. A ce moment-là, il me montre ce qu'il cachait : un livre, un de mes livres. Il me dit : "Je viens vous rendre quelque chose que vous avez dû perdre." Et il m'explique ce qui s'est passé : il vendait des arachides à la porte d'une école et, tout à coup, il a aperçu une élève qui entrait dans l'établissement avec ce livre à la main. Sur la

couverture, il y avait une photo de moi et il m'a reconnu. Il a pensé : "La fille a volé le livre à ce type." Comme on me voit souvent à la télévision, les gens me connaissent. "Ce livre que tu as, il est pas à Mia Couto ?" lui a-t-il demandé. La jeune fille lui a répondu : "Oui, il est de Mia Couto." Alors, il lui a arraché le livre des mains et est parti avec en courant.

Cela prouve que, pour une partie des Mozambicains, la relation avec le livre est une chose nouvelle. C'est la première génération qui côtoie véritablement l'écriture, les écrivains, le livre. Nous, les écrivains mozambicains, nous savons que nous écrivons pour un tout petit pourcentage de la population : ceux qui savent lire et écrire [le pays compte encore environ 55 % d'analphabètes]. Les livres ont une circulation très restreinte. Mais,

malgré tout, le tirage de mes livres au Mozambique tourne autour de 6 000 à 7 000 exemplaires, ce qui est beaucoup.

**Que font les écrivains pour promouvoir le livre au Mozambique ?**

L'Association des écrivains du Mozambique organise des rencontres dans des écoles primaires et secondaires ou dans des usines. Mais les livres sont très chers. C'est ce que l'on peut faire en tant qu'écrivains, le reste ne dépend pas de nous.

**Quels sont les principaux problèmes du Mozambique aujourd'hui ?**

Avant de répondre à votre question, je vais vous dire une chose. L'image que nous avons les uns des autres est faite de beaucoup de clichés, de stéréotypes. Vous aussi, vous avez une image toute faite à l'étranger.



La première fois que je suis venu à São Paulo, il y a quelques années, j'ai vécu une histoire cocasse. Avant de quitter le Mozambique, on m'avait dit que São Paulo était une ville très dangereuse, qu'il y avait des balles perdues, des meurtres, et j'ai commencé à avoir très peur. On m'avait également dit d'être prudent en arrivant à l'aéroport, car il y avait des faux chauffeurs de taxi qui pratiquaient le kidnapping. A mon arrivée, j'étais attendu par un chauffeur envoyé par mon éditeur, mais il n'avait pas d'uniforme, pas de carte d'identification. A ce moment-là, il me dit : "Moi, c'est Pepe." Puis il me conduit dans un long couloir en me disant que la voiture est au fond. Elle ne ressemble pas vraiment à un taxi. Je commence alors à penser que je suis victime d'un enlèvement. Quand je suis dans la voiture à côté du chauffeur, je me dis : "Ce sont les derniers moments de ma vie." Le chauffeur sort alors une chose métallique de la boîte à gants. Il me la

mêmes que dans la plupart des autres pays africains. Ils sont liés à la misère, au fait que nous avons une histoire très récente. Le Mozambique a connu une guerre civile de seize ans, qui a fait beaucoup de morts [entre 500 000 et 1 million, selon les estimations]. Quand quelqu'un meurt, peu importe que ce soit un civil ou un militaire, mais le plus triste, c'est que les guerres africaines tuent surtout des civils. Les soldats meurent peu parce que, la plupart du temps, ils deviennent incontrôlables, en l'absence d'Etat fort et de territoires définis. Mais toute l'Afrique ne ressemble pas à cela, il y a de grandes histoires de réussite. Le Mozambique en est une aussi parce que la guerre a pris fin en 1992 et que le gouvernement a réussi à instaurer la paix en s'appuyant sur la société civile. Et, aujourd'hui, le Mozambique est un grand partenaire, notamment en termes d'investissements. Par exemple, le Brésil est très présent,

prénom de femme. Maintenant, cela m'arrive moins, mais, par le passé, quand je me rendais à l'étranger, les gens s'attendaient souvent à trouver une femme noire. J'arrivais à l'aéroport, et personne ne venait à ma rencontre. Pour autant, le fait que je sois connu en dehors du Mozambique me confère une responsabilité à l'égard de mon pays. Ainsi, lorsque je suis à l'étranger, j'essaie de faire connaître la culture du Mozambique, ses écrivains. Je prends leurs livres avec moi et je les donne à des éditeurs, pour essayer de les faire publier.

### Et avec le Portugal ?

Je suis fils de Portugais et j'ai un rapport très curieux avec le Portugal, car je n'ai pas connu ce pays avant l'âge adulte, avant de publier mes premiers livres. Et c'était très étrange, parce que la conception africaine du lieu veut qu'un lieu soit le nôtre quand nos morts y sont enterrés. Et moi je n'ai pas de morts au Mozambique, malheureusement. Ils sont enterrés dans le nord du Portugal. Mes parents ont émigré au Mozambique à l'âge de 20 ans et y ont passé toute leur vie d'adultes. Ils n'ont plus jamais eu de relations avec le Portugal. Ils me racontaient des histoires d'un pays qui me fascinait, mais me semblait très éloigné.

### Qu'est-ce qui peut changer l'image négative que beaucoup ont de l'Afrique ?

Il y a plusieurs Afrique et je vous parlerai de celle que je connais. L'Afrique que je connais survit grâce à son esprit de solidarité, d'ouverture et de respect des autres. La façon qu'ont les Africains de s'aborder, de prendre des nouvelles les uns des autres est quelque chose de très authentique. Quand je salue quelqu'un, quand je parle à quelqu'un, j'offre un espace à l'autre. Il y a une leçon en termes d'écoute de l'autre. Je ne parle jamais quand l'autre est en train de parler, je lui laisse de la place, je n'ai pas peur du silence. Ici, au Brésil, les gens parlent ; soudain, il y a un silence, et c'est un poids, c'est quelque chose dont il faut se libérer, c'est une absence. En Afrique, cette absence n'existe pas. Dans ce silence, il y a toujours quelqu'un qui parle. Ce sont les morts. Prenons l'exemple du rapport au corps. Il ne faut pas être pressé quand on rencontre quelqu'un. Quand je parle avec un homme, je le salue en lui serrant la main. Mais, en Afrique, c'est différent, il y a tout un rituel de la poignée de main. Après la poignée, on laisse la main dans celle de l'autre personne. C'est une main légère. Parce qu'on parle avec le corps. On a cette liberté de pouvoir utiliser le corps pour dire des choses qui ne peuvent être dites → 52



3-  
créer,  
innover

← Maputo, 2011.  
"Dona Rosa, marchande de charbon de bois" et "Gardien de mobylette". Photos issues de la série "Occupations".

Filipe Branquinho



tend en disant : "Vous voulez une balinha [un bonbon au Brésil] ?" Vous riez, mais je n'avais aucune envie de rire, parce que *balinha* ne veut pas dire la même chose au Mozambique : cela signifie "balle", au sens de projectile d'arme à feu. A ce moment-là, je me suis dit que cet homme allait me tuer, mais que c'était l'assassin le plus sympathique que j'aurais pu rencontrer.

Tout cela pour vous montrer l'image que nous construisons les uns des autres. L'image que l'on a de l'Afrique hors du continent est toujours associée à la faim, à la misère, à la guerre. Mais les Africains ne vivent pas tous comme ça. Ils sont heureux, ont une vie sociale très riche, des cultures variées. C'est l'endroit au monde où il y a le plus de diversité linguistique et culturelle. Les problèmes que nous avons au Mozambique sont les

avec des projets de construction, de routes, de ports, de barrages [voir p. 85]. Le Mozambique traverse donc une très bonne période. Mais il reste l'un des pays les plus pauvres du monde.

### A travers votre œuvre, vous êtes parvenu à montrer la réalité d'un pays, voire d'un continent. Quelle est votre relation avec le Mozambique ?

J'ai deux difficultés. La première, c'est que j'appartiens à un continent où les Blancs sont minoritaires. Les Blancs mozambicains sont très minoritaires : ils sont environ 10 000 à 20 000 dans un pays de 21 millions d'habitants. Ainsi, je ne pourrais pas être le représentant de quoi que ce soit, si tant est que la représentativité veuille dire quelque chose. La seconde difficulté tient au fait que j'ai un

Quand je salue quelqu'un, quand je parle à quelqu'un, j'offre un espace à l'autre



3-  
créer,  
innover

51 ← avec des mots. Ce sont des petites choses qui nous changent énormément intérieurement. C'est la capacité d'être disponible pour les autres. La capacité d'être heureux.

Il y a une profonde tolérance. Vous allez entendre mille histoires d'intolérance, et ces histoires sont vraies elles aussi. Le monde est fait de contradictions, mais, incontestablement, il y a une très grande tolérance, qui dérive de quelque chose dont je vais vous parler et qui est crucial : on ne peut comprendre l'Afrique que si l'on comprend que l'Afrique possède une autre religion. Cette religion n'a pas de nom. Ce n'est pas un système de pensée. Dans l'Afrique que je connais, on a les dieux familiers. Vous avez vos dieux, j'ai les miens. Cela signifie que je ne vais pas chercher à vous convaincre qu'il existe une seule vérité, comme c'est le cas dans les régions monothéistes, une vérité qu'il faut imposer à l'autre. Vous pouvez avoir votre vérité, j'ai la mienne, et tout va bien. Voilà d'où vient la tolérance des Africains.

La vérité, c'est que les Africains sont comme tout le monde. Mais il y a une chose qu'il faut dire. Dans une société qui est très pauvre, à 5 heures du matin, il m'arrive de sortir de chez moi et de voir les gens déjà réveillés, qui parcourent des kilomètres à pied, des enfants qui marchent 30, 40 kilomètres pour aller à l'école et qui partent de chez eux sans avoir bu de café, ils ont juste avalé une cuillère de thé avec beaucoup de sucre pour leur donner de l'énergie. J'éprouve un immense plaisir à me rendre dans les écoles au Mozambique, parce que les enfants sont là avec une foi quasi religieuse. Ils sont totalement absorbés, les yeux ouverts à l'infini. On n'entend pas une mouche voler. Parfois, je n'ai pas le courage de demander à ces enfants comment ils ont fait pour venir à l'école ce jour-là. Très souvent, les craies sont en manioc séché. Parfois, il n'y a pas de salle de classe. C'est un arbre. Et il n'y a pas de chaises, les gamins s'assoient par terre. Mais ces enfants viennent tous les jours, comme les professeurs. C'est un grand espoir. Ce sont des gens qui savent qu'ils doivent faire tout cela pour connaître une vie différente. C'est une grande école de la vie.

—Mia Couto